

QUEL SAVOIR-FAIRE POUR ENTREtenir UN PATRIMOINE ? Gilles NOURISSIER*, France

Alors que l'intervention sur le patrimoine bâti ordinaire est une discipline du concret, la matérialité de cette intervention – sa description, sa commande à des hommes de l'art – procède d'une clarification de la composante immatérielle de ce qui caractérise l'objet : un milieu avec ses factures, variantes, saveurs locales.

L'espace d'un patrimoine, support matériel à des pratiques immatérielles

Vivant au sud de l'Europe, mobilisé par la puissante vérité de l'habitat ordinaire, j'ai travaillé à comprendre ce qui fonde notre réalité locale, ce qui la caractérise en propre, et ce qui la renvoie à un plus vaste ensemble : la Méditerranée. Avec cette idée que c'est ce qui la distingue qui la définit le mieux, et qu'en tenant cette définition, on pourra efficacement respecter (maintenir, entretenir, réhabiliter, transmettre) ce patrimoine. On pourrait penser que, du fait d'une dimension utilitaire, l'habitat ne ressortirait qu'au monde matériel ; il n'en est rien, une part de mystère ou de miracle de réussite lui est attachée, autrement dit une part d'insaisissable. Et c'est bien l'écart entre l'objectif et le réel qui nous intéresse ici, entre ce que l'on peut dire de l'ouvrage (ou de l'œuvre) et ce que l'on peut en percevoir. C'est-à-dire réussir à capturer ce que cet ouvrage, cette œuvre, leur milieu nous font savoir.

Par le mot *Méditerranée* nous désignons moins une mer que l'espace composé par les territoires qu'elle baigne. L'intérêt et la passion qu'éveille la région ont porté son nom au rang de concept. Quand on parle de Méditerranée, c'est devenu un réflexe de convoquer – par ce seul mot clé – l'ensemble des qualités d'un espace et non plus l'espace lui-même. Qualités qui définissent une idée, un style, un univers : vaste assortiment, nourri par nos propres perceptions de ce bassin méditerranéen. La Méditerranée est un espace complexe, mythique, insaisissable si on le dissocie, et c'est une réalité constituée de matérialité, mais aussi d'une immatérielle porteuse de sens. Son architecture traditionnelle est enracinée dans ce cadre. Ainsi, si l'on ne veut pas faire l'erreur de la décontextualiser, en regardant le patrimoine bâti comme une série d'objets inanimés, aculturels, voire atemporels, en pierre, brique ou bois, il faut associer le poids de l'immatériel avec celui du physique. Et ce d'autant plus que l'on parle d'un patrimoine "sans papiers", méconnu et à peine reconnu, qui n'a bénéficié que de petits moyens et depuis trop peu de temps. Évoquer l'architecture méditerranéenne locale sans la resituer dans son bassin d'influence nous paraîtrait impertinent, le lien de civilisation nous semblant plus fondateur et intéressant que la stricte distinction de nos spécificités microlocales. Que se passe-t-il donc dans notre voisinage culturel, dans l'espace méditerranéen évident ? La présence de l'olivier en dirait les frontières climatique et physique, "saturée de méditerranéité".

On vient de dire *olivier, climat physique*, qui sont des éléments matériels de traçage du périmètre ; mais on a dit aussi *voisinage culturel* pour signifier le monde des pratiques, modes de vie, compétences... qui bien que tangibles ressortissent au domaine spirituel, et il nous faut convoquer les deux modes pour tenter de répondre à cette question : quelle est la teneur de cette civilisation, quels en sont les descripteurs ? Continuons avec une référence au sensible et aux sens. D'autres espèces auréolent d'un parfum intense, plus immatériel, notre environnement : thym, romarin, lavande, basilic, cumin, fenouil, menthe, jasmin, rosier, figuier, oranger, abricotier, olivier en fleur, ou l'arôme pénétrant des olives au pressoir ; elles fabriquent une dimension particulière et réelle dans l'espace méditerranéen et renforcent le plaisir d'y vivre. D'autres formes d'exubérance vitale, marquées par un dualisme omniprésent : terre et mer, soleil et ombre, extérieur et intérieur, sécheresse et inondation. Telle l'olive, douce comme le miel, amère comme le fiel.

Ces quelques traits réussissent à dire un morceau d'un milieu. Il faudrait y ajouter autant d'ambivalences entre matériel et immatériel pour évoquer des savoir vivre. Par exemple, le patio, la cour ou le jardin, c'est désigner trois expressions, avec leurs nuances formelles et locales, d'un fait méditerranéen par excellence : la vie en plein air autant que sous toit, l'architecture de terre, de pierre ou de bois autant que de lumière, d'ombre ou de parfums. Le dedans et le dehors. Sûrement aussi, le féminin et le masculin, car si la maison est surtout l'espace de la femme, la rue est surtout l'espace de l'homme. Une rue, ordonnant le bâti et en même temps résultat de l'action constructive, est toujours un grand espace de convivialité et de relations autant que de circulation. Dans certaines régions, elle devient une continuité plastique de la maison et il est fréquent que cet espace rapproché accueille des activités aussi bien artisanales ou commerciales que strictement sociales. La maison, en Méditerranée, déverse souvent sur l'extérieur.

On pourrait ajouter la description typologique de ces trois modèles de maison. Tenons-nous en ici plutôt à l'esprit du lieu que chaque formule génère, de façon à réévaluer l'immatériel de ces modèles.

Le *patio* désignerait à la fois le centre et le cœur du logement et de la vie familiale. Mot sans synonyme. Échelle humaine devenue espace irremplaçable, généré par le bâti que lui seul rend possible. Espace à habiter. Puits de vie. Espace actif, recueilli et intime. Dedans et dehors. Sol et ciel devenus lieu, proportion, architecture.

Ce patio peut se présenter de façon plus ou moins simple : sans arcades au rez-de-chaussée, les murs et portiques élémentaires délimitant alors cet espace central, ou avec des arcades sur un, deux, trois ou quatre côtés. Lorsque l'arcature est présente, la richesse des espaces augmente avec la création d'une transition entre le dedans et le patio. La qualité, la densité et l'exubérance vitales y sont telles que la maison n'a à coup sûr plus besoin que d'une entrée sur la façade. Tout est condensé et tourné sur ce point central de la maison.

La *cour* est un espace plus ou moins généré par le bâti, plus ou moins tracé par la clôture. Dans les deux cas, les activités productives conditionnent l'échelle. Ainsi le troupeau, les produits, modes de production ou engins agricoles seront au moins aussi importants que l'échelle humaine pour sa définition. Espace moins dense que le patio, allégée par la présence animale, agricole et productive, plus souvent limitée par des murs que par des bâtiments, la cour est plutôt l'extérieur confiné.

Dans le *jardin* l'espace n'est plus confiné par le bâti. Jardin et maison sont juxtaposés, s'additionnent. Tous deux couplés constituant une autre variante pour créer et habiter l'unité duale, intérieur/extérieur. La culture, surtout les croyances religieuses détermineront un jardin plus ou moins intime, réservé et à l'abri, ou perméable au regard étranger. Accolé en général à une façade de la maison, le jardin est assez grand, car il représente une importante surface de culture domestique. Des plantes de toutes sortes et en toutes saisons sont cultivées, sous une grande variété d'arbres fruitiers où ne manquent presque jamais les agrumes. Il est à la fois aussi un espace de plaisir, les fleurs aux belles couleurs et aux délicats parfums y étant toujours généreusement représentées. Cette typologie, constituée d'un intérieur et d'un extérieur soudés, contribue à façonner des paysages urbains absolument particuliers, avec une importante densité de verdure et un allègement notoire de la densité du bâti.

Voilà donc des descripteurs qui cherchent à dire des manières de vivre et à éviter de geler une image par des stéréotypes tels : la maison arabe, la maison rurale européenne, la maison turque.

Sur chaque solution architecturale, on peut s'exercer à repérer ce qui en elle est unique, exceptionnelle, et ce qui en elle emprunte à un modèle et qui est donc reproductible. Avec une première idée en matière de savoir-faire des métiers : ce qui est matériel est reproductible, ce qui est immatériel est insaisissable, au moins avec les outils de l'apprentissage. En précisant tout de suite :

- que le matériel appartient au monde de la technique, l'immatériel à celui de la culture,
- que le premier est maîtrisable par la transmission des savoir-faire, lorsque le second ne s'acquiert que par frottement,
- que le matériel ne sait pas à lui seul reconstituer le fait patrimonial, mais que l'immatériel ne peut, pour exister, que s'incarner dans le tangible (bâti, matériaux, métiers, corpus de traditions...).

Qu'il soit dégradé, obsolète ou réemployé, dénaturé, l'objet bâti parvenu jusqu'à nous (habitat, quartier) est devenu autre chose qu'à son origine. Son âge et son histoire lui ont donné un sens patrimonial, et le projet contemporain est de les donner à voir.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que de l'espace, son style et ses formes. L'immatériel c'est aussi le temps.

Le temps qui donne du sens. Une maison, un quartier anciens, si leur usage contemporain demeure, sont des objets courants de l'architecture et de l'urbanisme ; mais ils sont aussi gisement de données historiques, possédant par conséquent une dimension supérieure à l'usage, une dimension extra-fonctionnelle. La dimension de l'histoire - notamment celle de l'évolution du statut de l'objet dans le temps - nous les transforme en un objet d'antiquité. Ainsi, c'est le facteur temps qui apporte ici la dimension immatérielle ; le même objet, cantonné à son usage contemporain est matériel, mais, projeté dans l'histoire de ses usages antérieurs, est augmenté d'une épaisseur, d'une densité qui ne s'apprécie plus avec les mêmes mesures. C'est la dimension de la mémoire, connue, mais incommensurable.

Le temps qui donne de la valeur. En plus du sens, le temps est un processus de constitution de l'intérêt et de la beauté, il apporte de la valeur, il bonifie la chose. Ce qui n'est pas systématique : la chose ordinaire peut rester banale toute sa vie et ne jamais rien acquérir par son âge, comme elle peut devenir témoin, échantillon destiné à donner à voir, spécimen, prototype d'une expression de la beauté. C'est souvent la rareté, la survivance combinée à la conscience que cet objet ne serait plus produit selon le même processus, qui l'investit d'un rôle d'incarnation. Les musées des arts et traditions populaires sont pleins de ces objets mobiliers. Dans le domaine de l'immobilier, dans le vaste musée ouvert des villages et centres anciens des villes, c'est le traitement de l'immeuble, porteur d'une facture, d'une saveur, d'un tour de main - bref d'un geste qui parle, qui est particulier et nous retient encore - qui devient spécifique, qui dit une vérité et se voit accéder au rang de "bien culturel". Culturel mais volatile, car ancré à l'objet, c'est-à-dire à la matière, et la matière est dégradable, transformable, destructible : éminemment instable.

Néanmoins, entretenir, conserver ou réhabiliter le parc immobilier, tout comme sa mémoire, passe par l'action matérielle sur le bâti par des hommes de métier.

Deux mots-clefs : local et ancestral. Les arts de bâtir comprennent les matériaux, les techniques, les savoir-faire. C'est-à-dire à la fois la construction et la compétence du constructeur. Nous sommes dans le champ de l'habitat, du bâti domestique, construit avec des matériaux locaux, extraits, produits et transformés le plus souvent à proximité du site de construction. Nous sommes aussi dans un monde d'architecture sans architectes, où la quasi-totalité du parc est une architecture d'homme de métiers, qui ne sont pas des savants mais des constructeurs, des ajusteurs de modèle.

Dans une communauté pré-moderne, antérieurement à l'introduction du train ou du camion, les matériaux pondéreux de la construction ne circulent pas, sauf à des coûts prohibitifs et donc hors champ de l'architecture traditionnelle. Cette contrainte du déplacement minimum a conduit les bâtisseurs à s'adapter aux matériaux disponibles, dans un bassin limité par la portée d'efficacité de la charrette tirée par un animal, quelle que soit leur qualité et leurs performances. Il en résulte l'équation suivante : un matériau imparfait, parfois subi, parfois choisi, qui doit conduire malgré tout à construire un bon ouvrage, oblige généralement le constructeur à plus d'ingéniosité dans la technologie de mise en œuvre. Un défaut est ainsi compensé par une valeur ajoutée.

Les techniques sont ancestrales et leur évolution est lente tant que de nouveaux matériaux ou de nouvelles influences n'interviennent pas, ou encore tant que la communauté ne les a pas acceptés et assimilés. Elles sont caractérisées par des systèmes simples de mise en œuvre et la préoccupation constante de l'économie et de l'efficacité. Les savoir-faire sont transmis par l'apprentissage et la pratique. Le plus souvent, aucun écrit ne les consigne, seule la permanence de leur usage assure leur transmission naturelle entre les générations.

Un langage, une ambition, un vivier de techniques qui voyagent

La construction imprime de façon indissociable son image à l'habitat. Pour s'en convaincre, il suffirait d'imaginer cet habitat exécuté avec d'autres matériaux, d'autres techniques et d'autres tours de main de finition : le résultat n'aurait rien à voir. Ce qui nous prouve que les arts de bâtir ne sont pas neutres, qu'ils sont un des déterminants de la substance même de l'architecture traditionnelle, traditionnelle, qu'ils sont l'un des vecteurs pour l'exprimer. Pourtant le choix de la solution s'inscrit dans une convention locale de formes architecturales. Ce qui positionne les arts de bâtir davantage comme un outil au service du projet que comme un langage à part entière qui déterminerait l'architecture. L'architecture traditionnelle ne recherche pas l'innovation technique et s'accommode des contraintes courantes des matériaux locaux et bon marché. Ceci ne vaut pas pour l'architecture monumentale qui – pour réussir à faire plus grand, plus haut, plus large – recherche la performance technologique comme un moyen de renouveler les formes en s'affranchissant des contraintes et en parvenant à des solutions exceptionnelles. L'habitat ordinaire réemploie par la suite ces solutions à son échelle.

Si habitat populaire coïncide avec moyens modestes, modicité ne signifie nullement indigence. En substitution des matériaux trop chers pour qu'il les emploie, le constructeur compense, imite, cherche et produit un équivalent. Ainsi, lorsque la fourniture n'est pas à sa portée, il invente, il cumule plus de valeur ajoutée pour que son moellon ou sa brique perde de sa banale matérialité et accède au rang d'un matériau plus noble, mieux mis en scène. Pas d'argent pour du marbre ? Un stuc poli le remplacera ; le savoir-faire du maçon trouvera comment doser, dresser et faire briller cette pâte pour qu'elle éclate et émerveille autant que ce marbre inaccessible.

Il n'y a pas là uniquement de la main d'œuvre intelligente ou de la performance, il y a la volonté d'avoir reconstitué chez soi un morceau du palais. Cette dimension de la représentation sociale est davantage courante en Europe, qui, par le jeu des effets de composition et finition, a conduit le maçon à inventer des façons de faire qu'il n'aurait pas mises au point s'il avait disposé de moyens plus confortables. Il arrive par exemple de rencontrer un support très fruste (mur, cloison), fait des matériaux les plus pauvres et montés sans soin particulier, recouvert en finition d'un magnifique enduit parfaitement exécuté et agrémenté d'un faux appareil régulier de pierre, gravé, modelé ou peint. Ce type d'écart entre des moyens très modestes et un résultat sophistiqué, élégant, nous renseigne sur l'intention du constructeur qui utilise tous les artifices à sa disposition pour faire mieux que son budget, pour produire le maximum de dignité possible malgré des moyens pauvres. L'intéressant ici, c'est comment du strict fonctionnel, la construction se hisse à l'échelon de l'architecture cultivée et savante, comment l'homme de métier en est l'acteur unique avec le seul moyen de ses arts de bâtir.

Ainsi, la trilogie matériaux + technique + savoir-faire, produit bien davantage qu'un ouvrage ordinaire et peut apporter une valeur immatérielle au travail de l'artisan. Cette valeur est inscrite dans la chair du bâti en œuvre, elle témoigne d'un niveau de préoccupation qui donne plus de sens à l'ouvrage. Par ailleurs, les conquêtes pour le contrôle économique, politique ou spirituel ont véhiculé des solutions : techniques d'ossature bois ottomanes jusqu'en Algérie, techniques romaines – puis romanes avec les croisades – de petit appareil de pierre au Proche-Orient, techniques des arcs arabes jusqu'en Andalousie... Importées, implantées, ces techniques sont assimilées par les populations locales qui les reçoivent et à leur tour les exploitent, les adaptent à leurs façons d'habiter. C'est donc la culture qui prend ici le pas sur la géographie, et qui fait par exemple du Portugal, atlantique, aussi un pays du bassin méditerranéen. Tous ces apports, fondus mais visibles, font un syncrétisme technique qui redistribue les savoir-faire dans une Méditerranée abondamment circulée. Si la forme de la construction obéit à des schémas culturels (organisation du plan, relations entre "nécessité, commodité et beauté", selon Vitruve) qui n'ont rien d'universel mais correspondent aux règles et modèles produits par une communauté, la construction de la maison procède d'un système d'adaptation entre matériaux locaux – c'est la variable – et techniques et savoir-faire communautaires de référence – c'est la constante. Par exemple, couvrir, ou franchir par voûtement plutôt que plancher n'est pas strictement affaire de pénurie ou d'abondance de bois, de pierre ou de brique, mais aussi d'habitude, de réflexe de constructeur qui reproduit une solution prédéfinie.

Ainsi les multiples ressources physiques (pierre, terre, sable, bois) inscrivent la variété d'aspects en une succession de petits bassins constructifs très homogènes que des frontières d'approvisionnement différencient très nettement, alors même que les modèles produits par une communauté recouvrent d'un voile de permanence des régions entières.

Cela nous rappelle aussi que les dimensions immatérielles sont bien plus puissantes dans l'architecture traditionnelle que les dimensions matérielles, celles qu'une recette de confection pourrait consigner. Le bâtisseur, qui est le dépositaire de sa propre culture, la restitue où qu'il soit sous forme d'une solution, d'une variante, d'une marge d'interprétation d'un code non écrit. Cela nous rappelle encore que la règle est implicite (et non explicite) et que sa mise en oeuvre est sujette à toute adaptation locale nécessaire. Autre lieu, autres ressources : c'est précisément avec les petits décalages des moyens disponibles que se constitue un vocabulaire en variante des arts de bâtir, double mosaïque des ressemblances et des différences.

Pour la première fois, la vision de l'édifice n'est plus cantonnée à la seule campagne de transformation en cours mais embrasse d'un même regard tout le passé des campagnes précédentes, considéré comme une archive vivante. L'enjeu est de réinjecter des savoir-faire qui sachent servir ces empilements : ils sont tout autant culturels que techniques

Nous sommes de ce point de vue devenus plus scientifiques (quand le démon de l'identitaire, du pur, de la souche originelle exempte de l'influence parasite... ne nous fait pas trier et réinventer un pseudo âge d'or comme une référence mythique, ni fabriquer le patrimoine comme un instrument nationaliste). Mais nous sommes aussi devenus plus romantiques, mettant la valeur d'ancienneté au premier plan, gardiens du patrimoine comme des antiquaires, aimant le mettre en scène dans un scénario de reconstitution historique. Pas facile, au sein de cette contradiction, de cette subjectivité qui balance entre vérité et charme, entre histoire et patine entretenue, d'être juste. Pas facile de faire la bonne commande à un homme de l'art : doit-il être un scientifique de la conservation/restauration ou un homme de métier dépositaire des traditions techniques et culturelles locales ? Comment maintenir un parc immobilier dont les caractéristiques sont d'être ordinaire, d'être parvenu jusqu'à nous par la permanence de son usage, d'être anobli par son âge ?

Des compétences vivantes

L'architecture traditionnelle est édifiée, entretenue, aujourd'hui réhabilitée par des hommes. La construction, telle que dans la tradition historique, est devenue confidentielle, si bien que la stratification des modèles et procédés constructifs traditionnels sert essentiellement désormais à maintenir et à adapter, parfois à restaurer. Les questions de la compétence, de la capacité des hommes de métier à s'inscrire dans une continuité technique et culturelle posent évidemment la question de leur formation. Aujourd'hui et partout, la formation à l'intervention sur le bâti ancien est défailante. D'une part en termes quantitatifs : les pôles de formation spécialisée sont très peu nombreux au regard de l'enjeu culturel et de l'activité du marché. Mais aussi au plan qualitatif du fait d'une tendance qui ramène l'architecture traditionnelle à une somme de particularités techniques et non pas à la fabrication d'une œuvre bâtie considérée comme un tout.

Si la formation maîtrise - efficacement d'ailleurs - les techniques ancestrales, et autorise par conséquent à réaliser de manière satisfaisante, elle n'agit que très peu sur la globalité de l'acte de construire, sur le sens de l'acte de restaurer, sur la qualité finale de l'œuvre achevée. Faut-il s'en étonner ? La formation est un outil, elle est en relation avec une commande. Elle n'a pas de mémoire, elle répond à la dynamique du moment. Or, à ce jour, la pression sociale n'a manifestement pas généré l'émergence d'une série de lieux de formation qui s'attacheraient à constituer une offre face à une demande ciblée sur les particularités d'un bâti ancien à respecter en tant que tel.

Il n'y a donc quasiment pas de filières de formation professionnelle initiale qui conduisent à spécialiser des constructeurs à agir sur le parc bâti ancien. Probablement à cause de la surprise, de la nouveauté du sujet. C'est en effet la première fois dans l'Histoire que la construction a totalement renouvelé ses manières de faire, créant un nouveau métier en lieu et place du précédent. De plus, dans tous les États riverains à l'Ouest, il y a un siècle au plus que la collectivité publique s'est substituée aux corporations ou professions pour l'apprentissage. En effet, dans le passé, c'est le milieu de la construction lui-même qui adapte les transmissions de savoir-faire à ses effectifs, qui fait au jour le jour le réglage entre compétence et commande, avec la très grande souplesse des entreprises par rapport à un système national de formation professionnelle. Le marché s'étant orienté vers la production de logements, massive et en techniques modernes, depuis une cinquantaine d'années, le monde des métiers a dû faire son adaptation, il n'a plus eu besoin de nourrir les jeunes de leur tradition constructive locale, il a laissé vieillir l'effectif des ouvriers formés à l'ancienne, qui deviennent aujourd'hui seuls dépositaires du capital d'une culture technique traditionnelle. Il reste encore suffisamment de ces hommes pour qu'ici et là on sache retrouver des gestes, matériaux, pratiques lorsqu'une demande claire de ce type de compétence est exprimée. Mais il est manifeste que l'âge de cette population devrait alerter les autorités du monde éducatif comme de la profession pour organiser la succession au moment où la réhabilitation sera (est déjà, en Europe) le second marché du bâtiment. Un marché qui doit fixer ses propres règles de qualité. Le fait par exemple que les règles de l'art de la construction traditionnelle soient peu ou pas du tout matérialisées par l'écrit nous démontre combien est utile un code de référence, capable de dire la bonne méthode et pourquoi celle-là, de fixer le degré de qualité qui doit être atteint, d'encadrer le contrôle de résultat. Cette fonction existait en Afrique du Nord sous la forme d'un homme représentant l'autorité professionnelle : *el lamine*. Et dans un monde traditionnel qu'à l'avenir les normes n'encadreront probablement pas davantage, nos sociétés doivent trouver l'équivalent, le successeur de ce sachant, double garant de l'ambition et du résultat. L'enjeu est que le bâti traditionnel, qui a conquis un rang patrimonial - intérêt, savoirs, respect ou parfois protection -, sache se doter d'un corpus d'évaluation de la qualité qui procède davantage d'un consensus socioprofessionnel, beaucoup plus efficace, que de règlements.

Marginalisés, retraités âgés ou simplement rares, les hommes de métier héritiers de nos arts de bâtir sont quelquefois les "hasards survivants" d'une tradition qui ne se régénère plus naturellement. Ces compétences, fragiles parce que peu représentées, certains pays cherchent à les capter, les intégrer et les entretenir au sein de leurs services de restauration des monuments (Grèce, Chypre, Tunisie et Maroc), préférant ce dispositif au recours aux entreprises privées qui est depuis longtemps la stratégie en Europe. Ces systèmes de pré carré sont efficaces pour le patrimoine exceptionnel mais ne se diffusent pas dans le secteur de la réhabilitation non protégée.

De la même manière, il est intéressant de considérer à quels acteurs profitent en majorité des formations supérieures qui traitent du patrimoine architectural. On en trouve de nombreuses dans les disciplines de l'histoire de l'art, dans le génie civil, dans les services aux collectivités (urbanisme, protection ou développement du patrimoine) ..., généralement pour des options de spécialités, mais à destination de concepteurs, de chercheurs ou de gestionnaires. Pour ainsi dire pas de formations à destination du monde ouvrier, ou de celui qui agit aussi avec ses mains (sauf pour les restaurateurs d'œuvres d'art, population confidentielle et de haut niveau scientifique). Ce qui équivaut à constater que les États - c'est-à-dire les entités en charge de l'éducation, du primaire au supérieur - privilégient la diffusion d'un savoir organisé relatif au patrimoine pour leurs élites de décideurs, mais qu'ils n'ont pas à ce jour intégré la nécessité de s'adresser au monde des métiers, pourtant le gros des troupes du parc ancien.

Ceci pour dresser la tendance des dispositifs académiques nationaux. Depuis une à deux décennies, et surtout en Europe du Sud qui a pu en dégager les moyens de financement, c'est le très riche foisonnement de la formation continue qui pallie l'immobilité des dispositifs étatiques, en développant une offre toujours plus large de formations de perfectionnement ou de spécialisation aux métiers du patrimoine. La formation "tout au long de la vie" est par nature un outil souple, à l'écoute du milieu de l'entreprise, de son ajustement permanent à l'orientation du marché, qui invente au jour le jour de nouvelles formules d'apprentissage et d'accompagnement des professionnels. Rapide et créatif, innovant et mobile, le monde de la formation continue est sans nul doute la chance de coller au terrain des évolutions quotidiennes. En s'adressant aux professionnels actifs, il sait travailler simultanément auprès des acteurs de la commande, de la conception et de l'exécution, et par conséquent boucler de façon cohérente toute une filière depuis la prescription jusqu'à l'échafaudage. C'est une première esquisse d'une approche globale des besoins en formation des acteurs.

Un maçon pour la Méditerranée

Toutes les diversités que cet article souligne sont celles de la production des hommes. Si une certaine société pré-industrielle de la manière de fabriquer les bâtiments a définitivement disparu, le parc bâti demeure et il est notre objet.

Aujourd'hui, quel homme de métier est amené à intervenir sur ce parc, que doit-il savoir faire, est-ce si différent - si l'on raisonne en termes de compétence - dans les quatre azimuts du Bassin ? En ouvrant cette question dans quinze pays riverains, nous arrivons à une position régionale commune exposée ci-après. Les enquêtes sur le terrain ont fait apparaître une situation résumée en trois points. Le projet CORPUS proposait d'y réagir par trois orientations et une conclusion.

Premier constat : les frontières des métiers traditionnels du bâtiment - en déshérence - caractérisent beaucoup de petites spécialités séparées. C'est une tendance ; elle a surtout sa réalité lorsqu'une très forte technicité est requise. Parallèlement, on observe que si des techniques simples constituent la pratique locale, le même individu en maîtrise de nombreuses et devient le constructeur quasi unique de la maison.

Première réponse : pour l'exercice de la réhabilitation, il est pertinent non pas de reconstituer les micro-spécialités étroites mais plutôt de s'orienter vers un profil élargi qui embrasse un maximum de capacités détenues par un seul professionnel. Ceci afin de répondre à la demande multiforme du marché : depuis les interventions réparatrices de petite échelle jusqu'à la réfection d'ouvrages mobilisant une vaste gamme de techniques et matériaux.

Deuxièmement : la construction contemporaine ne fait presque plus appel au bagage des techniques traditionnelles pour édifier. L'effet est de ne plus transmettre naturellement les savoir-faire ancestraux au corps professionnel dans son ensemble. Pour autant, des poches subsistent où la modernité n'a pas infiltré ni substitué ses pratiques. On peut ainsi répondre qu'il n'y a pas de crise définitive de la compétence. Dans chaque bassin d'emploi, on peut trouver le ou les hommes de métier porteurs d'un savoir-faire traditionnel. Rares ou âgés, sûrement ; mais disparus, non. Ils sont identifiables et mobilisables dans un réseau de transmission pour autant que l'on s'y intéresse rapidement.

Troisième constat : l'intervention sur le parc ancien ne fait pas appel à de nouveaux professionnels spécialisés sur le patrimoine mais au corps professionnel généraliste présent sur le marché. Il nous faut donc évaluer si ce corps est susceptible, sur base de ses compétences actuelles, de se réapproprier les savoir-faire nécessaires à l'entretien et à l'adaptation d'un habitat de nature technique traditionnelle.

Troisième réponse : la greffe d'une technique ou de l'emploi d'un matériau oubliés sur un homme de métier est aisée. Elle s'obtient par la formation de perfectionnement (courte, très spécialisée, pratique). En effet un professionnel actif maîtrise des gestes, un rythme, une série d'acquis comportementaux sur chantier ; il n'est nullement troublé par l'introduction d'une nouvelle manière de faire : parce qu'elle est pratique et que l'acquisition lui en est naturelle.

Par conséquent, introduire des segments de spécialité en "techniques traditionnelles" est à faire en priorité au profit d'un homme ayant déjà une base de métier, fûtelle uniquement moderne. Le moteur de cette greffe de compétence étant la motivation. Il suffirait donc d'assembler ces principes - avoir une technicité large, disposer d'une expérience en traditionnel ou être intégré à une entreprise - pour réunir en un profil unique l'intervenant ouvrier adapté au bâti ancien. C'est un maçon. Le tableau présenté en encadré liste ses compétences et dessine les contours de sa qualification : nous ne la détaillerons pas dans ce texte. L'effet de nos terres et racines communes fait que le profil ne varie que très peu dans la Méditerranée. Seules les variantes de chaque tradition territoriale propre sont les différences à introduire. Ainsi, entre un maçon portugais et son homologue turc, il y a bien davantage de capacités communes qui les réunissent que de formes étrangères de l'exercice du métier.

Innombrables, les conférences, colloques scandent au jour le jour l'évolution d'une pensée sur le patrimoine. La parole des chercheurs, intellectuels, savants cherche à y capter les miracles du voisinage ou les dégâts des changements du monde. Cet immense volume d'échanges produit de la vision et de la tolérance, quelque chose comme le sentiment d'appartenance à une dimension universelle. Que cette incantation à la coresponsabilité s'exprime bientôt dans le champ de l'immatériel. Nous, société civile, faisons notre offre aux décideurs de "penser globalement et d'agir localement".

REFERENCES

Cet article utilise nombre d'extraits des textes et illustrations du livre collectif du réseau CORPUS, Architecture traditionnelle méditerranéenne

Gilles Nourissier est le coauteur de : *Techniques et pratique de la chaux*, Eyrolles, Paris 1995. *Architecture traditionnelle méditerranéenne*, Corpus, Barcelone 2002 (3 versions : français, anglais, espagnol + 1 cd rom + site www.meda-corpus.net)

***Gilles NOURISSIER**

Secrétaire général de la section française de l'ICOMOS
Directeur de l'École d'Avignon, centre de formation à la
réhabilitation du patrimoine architectural

QUEL SAVOIR-FAIRE POUR ENTRETENIR UN PATRIMOINE ? Gilles NOURISSIER, France



Médina de Tunis (Tunisie). Demeure aisée ou modeste, le plan reste immuable. Le patio, cœur de la maison, accueille les activités et les itinéraires qui relient les différentes pièces. L'arcature garantit un espace ombragé.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



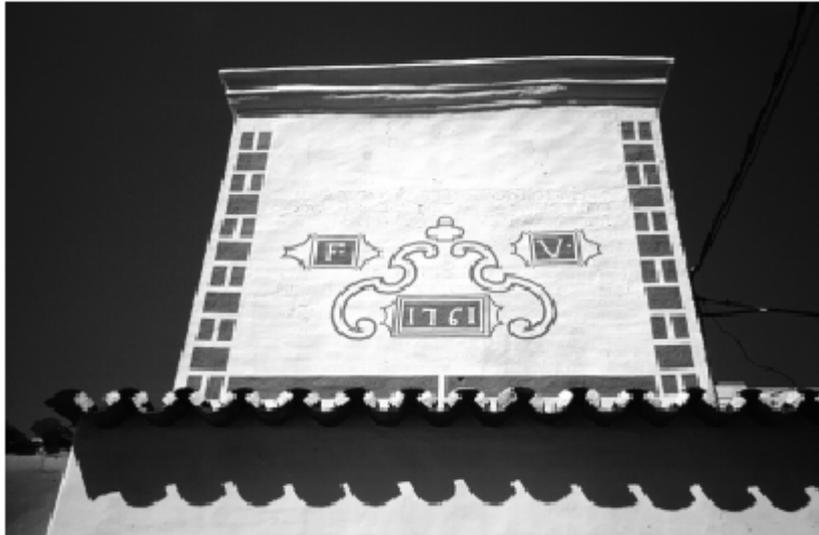
Magne (Péloponèse, Grèce). La mer est omniprésente. La présence de l'homme et ses façonnages du paysage sont bien perceptibles.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



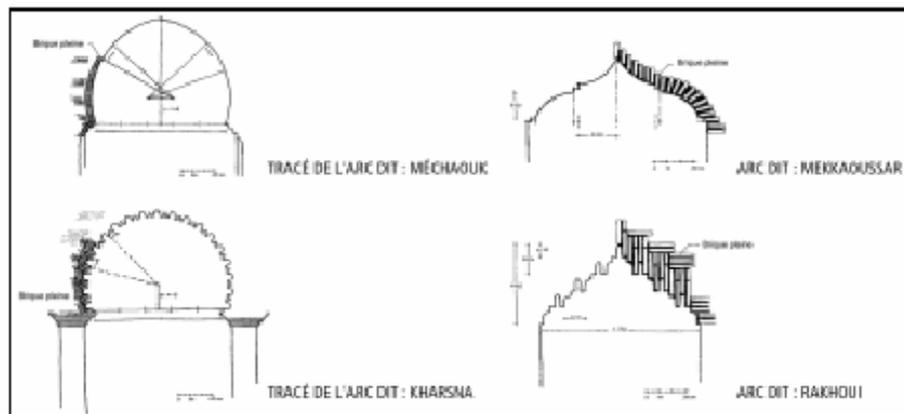
Ghardaïa, M'Zab (Algérie). Treille et bâti : une surface semblable, une même importance. Un espace qui se recrée toujours : le porche végétal. L'ombre apprivoise et rend la rue plus commune, rendant des maisons opposées presque mitoyennes.
Cl. École d'Avignon –Reproduction interdite.



Mario, Cévennes (France). Partout dans la Méditerranée, des exemples et des détails soignés nous disent l'ambition du constructeur et sa compétence.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



Monsaraz (Portugal). Les badigeons éclatants savent dire à bon marché une architecture feinte.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



Tétouan (Maroc). La maîtrise du module de la brique de terre cuite permet une variété considérable d'arcs musulmans, présents dans l'ensemble de l'espace urbain.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



Gordes, Vaucluse (France). Économie : pierres collectées sur la surface de la parcelle.
Expertise et excellence : une maçonnerie "pure", sans mortier aucun, qui demande une grande habileté pour garantir stabilité et étanchéité.



Le Caire (Égypte). Comme des abeilles construisant leurs alvéoles, ces maçons égyptiens montent progressivement leur coupole en briques de terre cuite depuis l'intérieur, sans coffrage.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.



Santorin (Grèce). La re-création d'une architecture sur la base d'une bonne connaissance de ses invariants traditionnels et du respect de la règle permet d'obtenir de nouveaux ensembles pleinement intégrés.
Cl. École d'Avignon – Reproduction interdite.